BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : Pierre GRIMAL, *Institut d'Études latines*, 1, rue Victor-Cousin, 75230 — Paris Cedex 05, avant le 31 décembre de l'année 1987. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être l'objet d'une recension que dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

Myrtia, Revista de Filologia Clásica, vol. 1, 1986.

Nous signalons à nos lecteurs cette nouvelle revue publiée par la Faculté des Lettres de l'Université de Murcie, sous la direction de F. MOYA del BAÑO.

E. L.

Roberto GIACOMELLI, *Graeca Italica. Studi sul bilinguismo-diglossia nell'Italia antica* (Studi grammaticali e linguistici, 15) : Brescia, Paideia Editrice, 1983, 232 pages.

Le professeur Roberto GIACOMELLI, de Brescia, élève de Vittore PISANI, est bien connu pour ses nombreux travaux sur les contacts et les niveaux de langues dans l'Italie primitive. Outre différents articles, parus en particulier dans la revue *Paideia*, nous lui devons déjà deux livres, sur le falisque : *Problemi di storia linguistica del latino dialettale, I. Ricerche falische* (1978), et sur les éléments grecs des inscriptions messapiennes : *I grecismi del messapico* (1979). Ce troisième ouvrage, qui nous parvient avec beaucoup de retard, se présente comme une synthèse et une continuation de ses travaux antérieurs. Comme les précédents, il se situe dans une perspective méthodologique résolument synchronique et sociolinguistique, inspirée des travaux désormais classiques de U. WEINREICH[1] et W. LABOV.

C'est au synécisme linguistique et culturel latino-grec du *Latium uetus*, tel qu'il a été défini par E. PERUZZI dans de très nombreuses publications, que s'intéresse cette fois l'auteur, en élargissant toutefois son propos à d'autres situations de di- ou pluri-glossie qu'a suscitées l'implantation du grec dans l'Italie antique, et particulièrement en Italie centro-méridionale. En opérant avec la triade méthodologique : langues en contact — bilinguisme — compétence multiple, R. GIACOMELLI recherche les équivalences fonctionnelles qui ont pu s'établir entre les différents systèmes linguistiques en contact et être senties comme telles par les locuteurs latins bilingues (ou, comme Ennius, trilingues), ainsi entre /b/ et /u̯/ : grec *βην-[2] = osque *ben-ust* ∞ latin

1. *Languages in contact* (1953[1]). L'ouvrage n'est cité que dans sa traduction italienne de 1974 (notes 17, p. 44 et 21, p. 76).

2. Variante béotienne reconstruite par l'auteur à partir de la forme βαίνω du grec commun.

uen-io (p. 24-25). Il défend aussi la thèse selon laquelle le sabin, qui aurait joué le rôle d'un intermédiaire entre le grec et le latin, représenterait un niveau non-standardisé (« *informale* ») de la langue latine, et recouvrirait les notions d'*Antiqui* et de *Veteres* utilisées par les grammairiens anciens (p. 174).

L'ouvrage s'intitule « *Graeca Italica* », avec pour sous-titre : *Studi sul bilinguismo-diglossia nell'Italia antica.* En réalité, cette double appellation ne rend compte que d'une partie des faits traités et de l'objectif que s'est fixé l'auteur. L'étude de la diglossie latino-grecque du *Latium uetus* ne constitue qu'un point de départ pour l'examen de ce qui retient avant tout son intérêt : la recherche des allotropes (doubles possibilités, phonétiques ou morphologiques, offertes simultanément par la langue) qui, à l'intérieur de la langue latine, révèlent des oppositions de nature *sociolinguistique.* Il examine ainsi différents couples (« *moduli* ») : *b/ϕ*, *d/l*, diphtongue / monophtongue, *h/f*, *e/o*, *o/a*, etc., qui tireraient leur origine d'une situation protohistorique de diglossie italo-grecque et se seraient maintenus sans solution de continuité pendant toute la latinité, où ils auraient acquis des fonctions sociolinguistiques d'opposition entre les différents niveaux de langue (officiel ∾ vulgaire, urbain ∾ dialectal, écrit ∾ parlé). Le module « synchronique » *b/ϕ*[3] recouvre ainsi une réalité linguistique historiquement complexe :

1) Il caractérise d'abord une *pluriglossie grecque-osque-latine* dans laquelle s'établit un sentiment d'équivalence entre le grec β = /b/ d'une part, l'osque *b* = /b/ et le latin *u* = /u̯/ d'autre part : gr. *βην- = osq. *ben-* = lat. *uen-* (cf. *supra*). L'existence de ce diasystème latino-grec faisant correspondre /b/ à /u/ explique les rapprochements parétymologiques que l'on peut trouver ultérieurement chez les grammairiens latins, en particulier la série σέβεσθαι — *Sabini* — *seueri*[4].

2) Ce même module *b/ϕ* est également caractéristique de la *diglossie latine / osco-ombrienne*, dans laquelle le latin *u* est senti comme l'équivalent de l'osque *b* (cf. le cas de *bos*), ce qui entraîne l'existence d'un allotrope *u/b* qui, sociologiquement parlant, fonctionne à l'intérieur du latin comme une opposition entre le latin urbain et le latin dialectal.

3) A l'époque impériale, avec l'évolution phonétique de /b/ en /v/, cette opposition prend une autre signification : /b/ caractérise le latin officiel (cf. la notion d'*urbanitas*) et /v/ le latin vulgaire.

Comme l'auteur le reconnaît lui-même à plusieurs reprises, la démarche est hardie, mais la méthode qu'il défend est d'un grand intérêt. Elle donne une vue neuve et tonique des faits phonétiques latins trop souvent abordés du seul point de vue de l'évolution, et elle propose une explication sociolinguistique là où l'explication diachronique a échoué (ainsi p. 78 sq.). Chemin faisant, l'auteur rappelle quelques vérités fondamentales, comme la nécessité de ne pas considérer le latin comme une langue « une », ou le danger des lois phonétiques « ad hoc ».

3. Ce module, présenté (pour plus de commodité?) sous la forme d'une équivalence *graphique*, correspond en fait à différentes oppositions qui se sont développées au cours de l'histoire du latin : /b/ ~ /w/ (p. 24), /b/ ~ /β/ (p. 21), /b/ ~ /v/ (p. 19).

4. *Sabini* ... *dicti* ... ἀπὸ τοῦ σέβεσθαι (Varr., Fest.). Cf. aussi la *seueritas* traditionnellement attribuée aux Sabins.

Qu'il ait existé des commutations automatiques (phono-graphématiques et morpho-phonologiques) entre le grec et le latin, cela est indéniable. Que les locuteurs latins bilingues aient eu, plus ou moins consciemment, le sentiment de l'existence de ces correspondances, et qu'ils les aient mises automatiquement en œuvre, on ne peut en douter. R. GIACOMELLI insiste, à juste raison, sur l'importance de la dimension parétymologique telle qu'elle apparaît chez les grammairiens et lexicographes anciens : les nombreuses étymologies « par le grec » qu'ils nous proposent nous paraissent souvent erronées parce que nous ne nous situons pas, comme eux, dans une optique synchronique, mais que nous raisonnons en fonction des principes de l'étymologie scientifique moderne.

Mais peut-on systématiquement interpréter toute coïncidence entre le grec et le latin comme l'indice d'un commun passé dans le Latium protohistorique — surtout lorsqu'il s'agit de deux langues de commune origine indo-européenne et de structures voisines? Peut-on aussi considérer comme significatifs des rapprochements portant sur les palatalisations ou les monophtongaisons, qui constituent de grandes tendances de la phonétique *générale*[5]? Il faudrait une typologie plus marquée de la notion de « coïncidence ».

De plus, et avant tout, que sait-on exactement de ce synécisme primitif latino-grec, dont les limites chronologiques ne sont pas cernées (l'auteur évoque un paléo- ou proto-latin, et se prononce pour un grec « mycénien de *facies* éolienne », p. 192)? La proportion des sujets bilingues y était-elle si importante qu'elle ait pu avoir de telles répercussions sur l'appréhension ultérieure du phonétisme latin? N'est-ce pas dans la compétence linguistique des grammairiens et lexicographes latins, qui avaient du grec différentes approches, qu'il faut avant tout aller chercher le sentiment de l'existence de ces « commutations automatiques », plutôt que dans l'usage du locuteur latin « moyen »?

L'ouvrage brasse une masse de faits énorme, de provenance et de datation hétérogènes : c'est un recueil de formes grecques, latines, italiques[6]; de mots rares, archaïques ou dialectaux; de témoignages de toutes dates livrés par les grammairiens et lexicographes anciens, et auxquels l'auteur applique une problématique nouvelle, de conception synchronique et sociolinguistique. Le concept de *synchronie* recouvre ici celui de *conscience linguistique* : c'est la conscience qu'ont eue les locuteurs latins, à quelque époque que ce soit, d'équivalences phoniques (ou morphologiques) entre le grec et le latin. Cette conscience *synchronique* s'inscrit donc dans une *histoire*, celle des langues grecque et latine et des réalisations différentes qu'elles ont connues au cours de leur évolution. Il y a là une ambiguïté qui rend difficile l'appréhension globale de l'ouvrage.

Cette étude de R. GIACOMELLI contribue à ouvrir de nouvelles perspec-

5. L'auteur n'a pas utilisé la *Phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes* d'Albert MANIET (Paris, Klincksieck, 1951[1], 1975[6]), suggestive de ce point de vue. On s'étonne aussi de ne pas voir figurer dans la bibliographie la *Lateinische Grammatik* de M. LEUMANN ni l'*Introduction au latin vulgaire* de V. VÄÄNÄNEN. Les traités de phonétique de M. LEJEUNE et de M. NIEDERMANN n'apparaissent qu'en notes.

6. On note un grand absent, l'étrusque.

tives de recherche, sur les contacts de langues dans l'Italie antique[7], mais aussi dans le domaine du phonétisme proprement latin. Pour pouvoir pleinement apprécier l'incontestable intérêt de l'approche méthodologique qu'elle propose et des résultats qu'elle peut encore apporter, il faudrait toutefois procéder à une sélection plus rigoureuse du matériel jugé significatif, et s'interroger davantage sur la chronologie et les valeurs phonologiques des faits étudiés.

Frédérique BIVILLE.

Rudolf WACHTER, *Altlateinische Inschriften : Sprachliche und epigraphische Untersuchungen zu den Dokumenten bis etwa 150 v. C* (Europaïsche Hochschulschriften, Reihe 15, Bd. 38) : Bern, Frankfurt/M., New York, Paris, Peter Lang, 1987, 551 pages.

Élève d'Ernst RISCH, Rudolf WACHTER fait preuve, dans ce premier gros travail, de solides qualités d'épigraphiste et de linguiste (d'historien aussi, à l'occasion). Il s'agit, à travers ces documents de tradition directe que sont les inscriptions, de saisir l'évolution de la langue avant le moment où, devenue langue de culture, elle perd de sa spontanéité dans ses formes écrites, avant aussi le moment où les conquêtes de Rome l'étendent à des régions allophones où elle va subir l'action de parlers non-latins. Choix donc ainsi légitimé de la fin des Guerres Puniques et de la conquête de la Grèce comme terme de l'étude, sans descendre jusqu'aux Gracques, ou (comme *C. I. L.* I) jusqu'à la mort de César. Une exception est faite toutefois (pourquoi?) pour Préneste (textes postérieurs à —150 : p. 238-248).

Très précisément informé des dernières découvertes et des plus récents travaux, nous avons là un riche et pertinent *Commentaire* à une épigraphie que, plus ou moins, l'auteur suppose connue du lecteur et dont il rappelle plutôt qu'il n'expose les données. Données abondantes à travers lesquelles une table des matières précieusement détaillée (p. IX-XVIII) aide à circuler.

On louera l'auteur d'avoir ouvert son étude (p. 7-54) par une histoire du développement de l'écriture au Latium. A un ou deux détails près, R. WACHTER fait sienne la doctrine que j'enseigne moi-même depuis trente ans (ascendance étrusque ; médiation des abécédaires, copiés et récités, et rôle de leurs « lettres mortes », dans la transmission de l'alphabet d'un milieu linguistique à un autre ; etc.). — Observation ponctuelle : R. WACHTER (note 4) trouve aventurée mon hypothèse que le graffite étrusque *abat* (associé, à Pérouse, à un abécédaire) serait (entier ou abrégé) le nom étrusque de l' « alphabet » ; mais comment une « lettre morte » (en l'espèce *b*) pourrait-elle figurer dans un *mot* autre que le nom même de cette lettre (correspondant étrusque *bat*... de gr. βῆτα)? — Observation de plus large portée : sur les relations entre alphabets latin et falisque, R. WACHTER ne discute (p. 37 s.) que trois possibilités : I) un système proto-latino-falisque secondairement

7. L'auteur prend place, de ce point de vue, dans la riche lignée des linguistes italiens qui ont plus spécialement consacré leurs recherches aux effets de l'influence grecque sur les langues de l'Italie : R. AREVA, G. BONFANTE, E. CAMPANILE, G. DEVOTO, M. DURANTE, R. LAZZERONI, V. ORIOLES, E. PERUZZI, V. PISANI, A. L. PROSDOCIMI, C. DE SIMONE, et bien d'autres.

différencié ; II) une transmission des Falisques aux Latins ; III) une transmission des Latins aux Falisques, en préférant finalement la troisième ; il avait préalablement repoussé (p. 31 s.) l'idée que Latins et Falisques aient pu adapter séparément le modèle étrusque. Problème probablement mal posé ; pourquoi deux adaptations séparées, dans deux régions si voisines, ne pourraient-elles être, en même temps, solidaires?

Le gros du livre concerne les textes eux-mêmes : les premiers documents (VII^e-V^e siècles, p. 55-100), Préneste (p. 101-277), Rome (p. 278-361), Latium et Italie de 400 à 300 (p. 362-375) puis de 300 à 150 (375-476) ; enfin bref aperçu linguistique comparé sur latin de Rome et latin bas de Rome jusqu'en 150. Avec la même aisance, on verra R. WACHTER discuter de l'authenticité (il y croit, à cause de *φh*) de la fibule de Préneste ; de la signification de l'inscription de Duenos (en suivant PERUZZI pour le début, RIX pour la fin, et en proposant des solutions pour la partie médiane) ; de la date du sarcophage du Barbatus ; etc...

Tout cela témoigne d'une érudition et d'un esprit critique également louables. Nul doute que l'ouvrage soit appelé à rendre de grands services. Qu'il soit permis seulement de regretter (justement, à cause de sa qualité) qu'il ne soit pas, pour les étudiants auxquels il s'adresse, d'une consultation plus commode et plus immédiatement profitable, pour des raisons de présentation :

a) Les inscriptions ne sont pas numérotées (une numérotation eût facilité repérage et renvois).

b) Typographiquement, les textes cités se distinguent mal des lemmes et des commentaires qui les environnent. Qu'on se rappelle l'admirable évidence visuelle que procuraient les caractères gras (et l'aération du dispositif) dans le *Recueil* d'ERNOUT. Certes, les procédés de fabrication ici mis en œuvre par économie excluaient ce recours ; mais des palliatifs existaient ; peut-être composer les textes cités en majuscules italiques avec un espacement un peu accru entre les lettres ; en tout cas, les isoler par des blancs (qu'on voie par exemple p. 373 comme la lecture en est facilitée).

c) Il reste difficile de retrouver un texte donné quand on n'en connaît pas la référence à tel ou tel corpus (*C. I. L.*, DEGRASSI, etc.) et qu'on ne peut donc recourir aux concordances des p. 523-541. Supposons un étudiant qui ait entendu parler des cippes de Tor Tignosa, qui ne sache où se trouve au juste ce lieu-dit ni de quand au juste datent ces textes, mais qui en connaisse en gros le contenu (nom de la Parque Nona et peut-être nom d'Énée). Il ne pourra compter que sur le hasard pour le guider jusqu'à la p. 373 : pas d'*index locorum* ; et un dérisoire *index uerborum* d'une soixantaine de mots latins.

d) L'épigraphie s'appréhende par l'image. Certes, il ne pouvait être question d'une (coûteuse) illustration photographique, et il faut reconnaître le soin constant que prend l'auteur de donner, pour tout texte, les références des photos publiées. Mais des dessins? Le dessin au trait n'est pas onéreux ; de la part d'un auteur qui, légitimement, prête une extrême attention à l'écriture, on s'attendrait à en trouver en abondance : on est déçu. Les bronzes de Préneste mis à part (pourquoi ce traitement de faveur?), l'auteur est bizarrement avare de fac-similés. Même là où ils sembleraient les plus né-

cessaires, à commencer par les textes les plus anciens. On nous donne (p. 68) de clairs et amusants petits croquis sur les cinq positions successives du lapicide autour de la pierre du Forum, mais sans fac-similé du texte : on nous offre donc la clé d'un problème qu'on a négligé de poser. Pas d'illustration du vase de Duenos ; comment le lecteur comprendra-t-il qu'on ait jadis pu lire ce *DZENOI* que donne encore ERNOUT (tout en le suspectant)?. La discussion sur présence ou non du nom d'Énée à Tor Tignosa peut-elle, se passer d'une figure? Etc...

Il ne m'échappe pas que ce qui est suggéré ci-dessus pour aider à la consultation (et au succès) de l'ouvrage signifierait des pages et des pages de plus pour un livre déjà épais. Mais, le jour venu d'une deuxième édition, ne vaudrait-il pas la peine d'y songer?

Michel LEJEUNE.

Pier Vincenzo COVA, Roberto GAZICH, Gian Enrico MANZONI, Graziano MELZANI, *Studi sulla lingua di Plinio il Vecchio* : Milan, Vita e pensiero, 1986 (Publications de l'université catholique), 233 pages.

Quatre auteurs se sont associés pour cet ouvrage sur la langue de Pline l'Ancien, abordant chacun un aspect particulier : l'ablatif absolu, les *exempla*, les archaïsmes et hellénismes, les interjections et constructions exclamatives.

P. COVA traite du statut sémantique et syntaxique de l'ablatif absolu en général (avec des rappels théoriques et bibliographiques) à travers une étude exhaustive de Pline. De grandes difficultés surgissent dans le dénombrement des ablatifs absolus, les délimitations étant floues puisque l'ablatif absolu forme un continu avec d'autres types. P. COVA oppose les ablatifs absolus qui fonctionnent comme actants et ceux qui fonctionnent comme circonstants (p. 20) : il appelle les premiers « pleinement fonctionnels » (rapport sémantique d'agent, de cause, de temps...) avec un « rapport direct » vis-à-vis du procès du verbe principal ; et les seconds soit « polyfonctionnels » (lorsqu'ils cumulent plusieurs des rapports sémantiques précédents), soit « relationnels » avec un « rapport indirect » vis-à-vis du procès principal lorsqu'ils portent des informations accessoires. Il range à part les ablatifs absolus qui pourraient entrer dans le paradigme d'un adjectif déterminant et les rapproche, parfois abusivement (p. 110-113), des ablatifs de qualité. L'anaphore (le sujet de l'ablatif absolu étant repris dans la suite du texte par un pronom ou adverbe), qu'il appelle « lien grammatical », et la présence, dans le syntagme à l'ablatif, de certaines « conjonctions », fonctionnant en fait comme des adverbes, retiennent son attention. Il relève parmi les traits propres à Pline la fréquence de certaines formules (*addita aliqua re*), les accumulations lâches d'ablatifs (absolus ou non) qui allongent les phrases. Les ablatifs absolus sont fréquents dans les passages narratifs, mais aussi techniques quand Pline cherche à relater le plus grand nombre de détails possibles. L'usage de l'ablatif est une facilité stylistique permettant d'accrocher des syntagmes supplémentaires sans bouleverser l'organisation de la phrase.

Pline parsème son texte d'allusions ou de petits récits à propos d'évé-

nements qu'il juge dignes de mémoire. R. Gazich étudie les conditions d'apparition de ces *exempla*, leurs fondements culturels, stylistiques, la volonté chez Pline de n'omettre aucun fait, surtout s'il est étonnant et exceptionnel, les formules d'introduction ou celles qui marquent une éventuelle distance de Pline vis-à-vis de la véracité de ce qu'il relate. Il oppose dans chaque *exemplum* une partie périphérique, qu'il appelle « normative », et une partie centrale, proprement anecdotique, qu'il appelle « narrative ».

On lit avec grand intérêt la troisième partie, où G. Manzoni montre que les archaïsmes chez Pline représentent peu de choses (mis à part *-ēre* 3e pl. parfait), mais qu'en revanche cet auteur se constitue un lexique technique scientifique (surtout en sciences naturelles) en recourant massivement à des mots d'origine grecque selon diverses modalités et divers degrés de latinisation : transcriptions, traductions de syntagmes ou de propositions, calques que G. Manzoni appelle « sémantiques » (terme beaucoup mieux adapté au phénomène dénoté que l'expression de « calque morphologique » usuelle en France), emprunts plus ou moins intégrés et plus ou moins perçus comme étrangers, et formations nouvelles possibles de mots à l'allure grecque, mais non attestés en grec. Le classement et le contenu de ces différents stades pourraient, sur certains points, être discutés : la catégorie des « nouvelles formations » se confond avec le cas des mots grecs attestés seulement en latin ; la translittération devrait être rapprochée de la transcription plutôt que du calque ; les traductions de propositions entières (p. 188) ne relèvent pas des hellénismes lexicaux et doivent, en outre, être distinguées de la traduction des syntagmes particuliers substantif + adjectif fonctionnant comme une seule unité lexicale : *ignis sacer* pour désigner une maladie (p. 188). Mais l'idée d'ordonner les faits selon une échelle, sans être tout à fait nouvelle, est certainement très bonne, et l'exposé dans son ensemble est riche et bien documenté.

Voulant vérifier chez Pline la présence d'éléments de la langue quotidienne et familière (all. *Umgangssprache* : cf. J. B. Hofmann), G. Melzani choisit de s'attacher aux interjections et expressions exclamatives, d'une abondance surprenante dans un traité scientifique. Au terme de son étude, il constate qu'apparaissant dans des contextes d'éloge, d'étonnement, de divers jugements moraux, ces tours relèvent effectivement dans une grande mesure de la langue quotidienne. *Hercules* est la plus fréquente des interjections, mais on trouve aussi *age*, *en*, *ecce*, *per Fidem*, *quaesō*, *estō*, *salvē*, *heū*, *ō*, *malum*. Peuvent également marquer l'exclamation chez Pline : les adverbes et adjectifs exclamatifs habituels, les adjectifs dont la valeur lexicale marque l'étonnement (*mīrum*, *incrēdibile*), l'infinitif exclamatif. De manière générale, G. Melzani oublie de mentionner les phénomènes d'intonation : ce qu'il appelle les « tournures avec un verbe à l'indicatif » (p. 225-226) sont des exclamations marquées par la seule intonation. La principale caractéristique de Pline est l'usage exclamatif d'un ablatif d' « addition » (servant à ajouter une précision en marge du récit ou à glisser un jugement de l'auteur : *quam multis ita interemptis!*) : G. Melzani aurait pu souligner plus clairement que l'exclamation est généralement marquée ici par les adverbes ou adjectifs

exclamatifs habituels, et que ce tour est plutôt une particularité de l'ablatif chez Pline que de l'exclamation elle-même.

Au-delà de leur diversité, ces études sont convergentes : elles confirment le caractère parfois assez relâché de la *syntaxe* de Pline — trait lié à l'intention informative, et non littéraire, de l'auteur —, elles vérifient que le niveau de langue de Pline et en particulier sa syntaxe tendent vers la langue quotidienne, mais elles rappellent en même temps que Pline innove sur le plan du *lexique*. Il enrichit le vocabulaire latin d'un grand nombre de termes scientifiques tirés du grec : par la nature de son *lexique*, cette œuvre relève donc également du registre des langues spéciales.

Michèle FRUYT.

Veikko VÄÄNÄNEN, *Le journal-épître d'Égérie (Itinerarium Egeriae). Étude linguistique* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, sér. B, 230) : Helsinki, 1987, 177 pages.

C'est encore une œuvre fondamentale que nous offre le grand savant finlandais Veikko VÄÄNÄNEN, qui publie en notre langue. Depuis la parution, en 1937, de son étude sur *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, se sont succédé de nombreux ouvrages et articles qui ont fait progresser notre connaissance du latin vulgaire et tardif, et en tout premier lieu le grand classique qu'est devenue l'*Introduction au latin vulgaire* (1963), qui en est en France à sa troisième édition, et qui a été traduite en plusieurs langues.

C'est, cette fois, sur la langue de l'*Itinéraire* d'Égérie qu'après Einar LÖFSTEDT, en 1911, et en se fondant sur la dernière édition de Pierre MARAVAL (1982)[1], se penche V. VÄÄNÄNEN, avec le savoir, la sagacité, et la rigueur scientifique qu'on lui connaît. Comme l'indique l'avant-propos, et comme le montre aussi la clarté toute didactique de l'ouvrage, avec ses divisions nettes, ses formules brèves, et ses constants résumés récapitulatifs, cette monographie est issue d'un cours que l'auteur fut invité à faire devant les étudiants latinistes et romanistes de l'Université de Helsinki à l'automne 1982.

Le plan de l'ouvrage est traditionnel. Une introduction d'une huitaine de pages présente l'œuvre et son auteur. Un premier chapitre énumère, très brièvement, les faits de graphie et de phonétique les plus caractéristiques, et met l'accent sur les conséquences fonctionnelles qu'entraîne la chute du *-m* final (beaucoup plus fréquente dans les syntagmes prépositionnels que dans l'expression du complément d'objet direct). C'est la morphosyntaxe qui, à juste raison, retient avant tout l'attention de l'auteur : elle occupe les pages 22 à 126. Viennent ensuite, avant la récapitulation finale des trois dernières pages, l'examen de quelques caractéristiques stylistiques, et l'étude du vocabulaire qui fait ressortir le « renouvellement lexical que reflète l'*Itinéraire* » (p. 135) et débouche sur la question controversée de l'origine géographique de la pèlerine. V. VÄÄNÄNEN émet à ce sujet une hypothèse « mé-

1. E. LÖFSTEDT, *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. Untersuchungen zur Geschichte der lateinischen Sprache*, Uppsala, 1911 (réédité sans changements en 1936). P. MARAVAL, *Égérie. Journal de Voyage (Itinéraire)*, Paris, 1982 (Sources chrétiennes, n° 296).

diatrice », déjà suggérée en 1910 par Z. Garcia (cf. p. 156-157 et 165), selon laquelle Égérie, originaire de la Galice, aurait pu rejoindre une communauté religieuse au Nord des Pyrénées (en Aquitaine) et y passer un temps suffisant pour s'y acclimater et y contracter certaines caractéristiques linguistiques.

La méthode suivie est exemplaire. L'auteur renouvelle les aspects incontestablement positifs de la philologie traditionnelle (examen rigoureux et méticuleux des faits, qui traduit une intime connaissance du texte ; données chiffrées présentées sous la forme de fréquences, plus « parlantes » que l'accumulation de références), en l'éclairant par une problématique linguistique des plus actuelles, ainsi p. 50-51 à propos de la répartition fonctionnelle des démonstratifs ou de la pertinence de la place de *ipse* et *ille*, ou encore, p. 133, à propos de la définition — sociolinguistique — du phénomène de l'hypercorrection. Les cadres d'exposition restent traditionnels et privilégient les catégories de type sémantique (en particulier pour la syntaxe des cas et des prépositions), qui rendent mieux compte de la diversité et de la subtilité des emplois du texte, mais ne permettent pas de se faire une idée des différents moyens mis simultanément en œuvre par la langue pour l'expression d'une même fonction[2].

De très nombreuses références bibliographiques, souvent critiques, viennent en notes compléter la bibliographie générale et témoigner de l'ampleur de l'information de l'auteur et de son intérêt pour les problèmes soulevés par la recherche linguistique actuelle (cf. en particulier la note 169 sur l'emploi des modes en subordonnée). Çà et là apparaissent les échos étouffés de quelque polémique contemporaine (note 136, sur le signifié du temps présent ; cf. aussi la note 84). L'information est sûre et abondante.

L'auteur se réfère constamment à E. Löfstedt, à son *Kommentar* de la *Peregrinatio*, bien sûr, mais aussi à ses deux autres œuvres majeures, les deux volumes de *Syntactica* (Lund, 1928 (1942[2])) et 1933), et *Late Latin* (Oslo, 1959), qui ont joué un rôle considérable et incontestable dans le développement des études égériennes. Il signale les points sur lesquels son interprétation diverge de celle de son prédécesseur : construction de *occuparet* en 8, 5 (p. 131), interprétation du tour *quadragesimum sic fit* en 28, 4 (p. 132)[3], et, avec circonspection, attire notre attention sur des faits jusque-là passés inaperçus : structures de phrases caractéristiques de la phraséologie égérienne (p. 91, 105 ; note 316), traits lexicaux (emploi de *facere magis* en 13, 1 au sens de *augere*, p. 151 ; locutions adverbiales, p. 102), prédilection d'Égérie pour les figures étymologiques (p. 127). E. Löfstedt ne visait pas à l'exhaustivité, et son propos était autre. Il recherchait avant tout, dans la *Peregrinatio*, les faits de langue intéressant l'usage populaire et tardif (note 21). V. Väänänen, quant à lui, tout en bénéficiant de nombreuses études antérieures, entend faire ressortir les différents aspects de l'œuvre et à en pénétrer « la forme et le fond » (Avant-Propos). Il ne se contente pas d'analyser la langue,

2. Pour l'expression du complément du nom coexistent trois procédés : l'expression normale par les désinences casuelles de génitif ; syntagmes prépositionnels avec *de*, qui préfigurent l'état roman, pour les substantifs de sens local (ex. 21, 3 : *clerici de ipsa ecclesia*) ; juxtaposition, pour les noms propres étrangers indéclinables (*filii Israhel*).

3. Cf. aussi les « Notes critiques » réunies au chapitre XI, p. 158-161.

il cherche aussi à cerner la personnalité de l'auteur qui a livré « le premier texte latin connu ⟨venant⟩ de la plume d'une femme » (p. 11).

Comment se présente donc la langue d'Égérie? Par rapport à quelle norme faut-il l'apprécier? « C'est une langue composite qui relève d'un diasystème où se superposent le fonds traditionnel — défaillant certes — et un état innovateur ouvert au code oral, et qu'on peut qualifier de chrétien-protoroman » (p. 165). De la langue scripturaire et ecclésiastique, qui a subi une forte influence grecque, proviennent diverses formules, des tournures syntaxiques et tout un lexique — inévitables étant donné le sujet traité[4].

L'emploi étendu du possessif (p. 53), l'incohérence de certaines constructions (p. 132), les nombreux faits de redondance, sont autant de traits qui proviennent, quant à eux, du « langage de tous les jours » (p. 104, 132, 164), de l'intrusion du code oral dans le code écrit. L'auteur attire particulièrement notre attention sur les passages en discours direct dans lesquels Égérie rapporte les propos de ses interlocuteurs : « elle nous transmet de véritables spécimens du latin courant de son époque et de sa communauté » (p. 126).

Quant aux traits « tardifs » qui préfigurent l'état roman, l'*Itinéraire* n'en manque pas, à commencer par la structure des phrases, déjà si proche de celle de la phrase française : l'ordre (sujet)-verbe-complément est solidement attesté, mais il s'en faut de beaucoup que soient acquis les profonds changements structurels qui marqueront le passage à un autre type de système linguistique[5].

L'*Itinéraire* livre donc un état de langue « dualiste » (p. 134), que traduisent bien les faits d'hypercorrection. « L'auteur oscille entre une norme classique (d'ailleurs mal connue par elle) et des normes nouvelles » (p. 52), et si l'on peut relever çà et là dans son récit quelques velléités stylistiques, on ne peut guère parler de préoccupations littéraires marquées (p. 113).

La langue d'Égérie constitue donc un document unique, riche et complexe. Dans un texte d'une telle nature il est toujours possible de trouver des passages dont la structure phrastique appellerait un commentaire particulier[6], comme le début du chapitre 46,3, et des faits grammaticaux précis qui mériteraient d'être signalés (quel sens faut-il attribuer, par exemple, à *quemadamodum* en 8,1?). Nous nous contenterons de quelques brèves remarques, bien minces en regard de la masse d'informations et de réflexion qu'apporte l'étude de V. VÄÄNÄNEN.

On peut d'abord regretter que la partie phonétique soit si rapide (elle occupe à peine trois pages). Les faits graphiques sont illustrés et chiffrés, mais ils ne s'accompagnent d'aucune explication. Les grandes tendances

4. Exemples de réminiscences bibliques, p. 128, 145, 151 ; d'hellénismes syntaxiques, p. 87, 96 et note 310 ; relevé des hellénismes lexicaux, p. 135-138.

5. Le passif analytique n'apparaît que dans certaines conditions (p. 62-65) ; les comparatifs périphrastiques sont totalement absents (p. 147) ; *habere* n'est pas encore consacré comme auxiliaire verbal (p. 84) ; *hic* et *iste* tiennent bon, tout comme la proposition infinitive, l'ablatif absolu et le *cum historicum*, régulièrement observé (p. 81).

6. L'étude de V. VÄÄNÄNEN présente un index des mots latins, mais il n'y a pas d'index des *loca natabilia* ni des notions linguistiques.

qui caractérisent le latin tardif et qui permettent de comprendre les variations orthographiques de la tradition manuscrite auraient pourtant mérité d'être rappelées en quelques mots, surtout lorsqu'elles sont susceptibles d'entraîner des conséquences fonctionnelles, comme les cas de confusion entre *o* et *u* (cf. le doublet *per heremu(m)* / *per heremo*). Il aurait aussi fallu traiter séparément des faits concernant les seuls mots grecs.

Certains emplois spécifiques du nominatif, tels que le *nominatiuus pendens* du chap. 2,2 (qui n'est pas signalé parmi les exemples d'anacoluthe)[7], ou les différents cas d'absence d'accord de l'attribut qui se rencontrent après *dicere*[8], auraient permis d'illustrer ce qui caractérise le nominatif par opposition aux autres cas : la possibilité qu'il offre d'être utilisé en dehors de la structure phrastique, pour la simple désignation (titres, pancartes), ou pour isoler un nom de son contexte, comme le font maintenant les guillemets.

Il vaudrait aussi la peine de s'interroger sur les processus linguistiques par lesquels l'adverbe *foras* et le syntagme nominal *in giro* ont pu devenir des prépositions introduisant l'accusatif : *foras (h)ostium ecclesiae* (3,7), *in giro parietes ecclesiae* (3,8). Appelleraient encore un commentaire des expressions telles que *in longo ... in lato* (2, 1), *usque in hodie* (2,2), ou la tendance à remplacer, dans l'expression de références temporelles, les pronoms relatifs par des adverbes relatifs uniquement porteurs de la fonction : *in isdem diebus qua* (12, 9), *his diebus quod* (2,2), cf. p. 118-120.

Arrêtons-là ces quelques suggestions. Il est facile d'accumuler les remarques ponctuelles et éparses quand on se trouve en présence d'une synthèse riche en faits de toute nature, et qui aiguise notre réflexion linguistique.

L'étude de V. Väänänen est bien plus que la monographie d'une œuvre. L'auteur ne s'est pas limité à l'examen interne du texte. Sa connaissance du latin de basse époque lui permet d'opérer de constants rapprochements avec d'autres œuvres majeures. L'ouvrage apparaît donc comme une importante contribution à la connaissance du latin tardif.

Il est même encore beaucoup plus que cela. Une langue, comme une civilisation, ne pouvant jamais renier ni méconnaître ses racines et son histoire, le latin d'Égérie n'est pas présenté comme une réalité coupée de toute tradition. L'auteur s'attache à montrer quelles sont les prémices, parfois fort anciennes, de certains traits linguistiques[9] et surtout, à faire ressortir l'émergence des structures romanes. L'ouvrage est donc tout à la fois une grammaire du latin et une histoire de la langue latine dans laquelle se lit le passé et, par les nombreux aperçus qu'il offre sur les idiomes romans, le devenir de la langue.

Frédérique Biville.

7. *Vbi* sanctus Moyses, *cum pasceret..., iterum locutus est* ei *Deus*.

8. Formules du type : *quam dixi ingens, quod uos dicitis... hortus*, cf. p. 93.

9. Les rencontres avec Plaute ne sont pas rares : infinitif final après des verbes de mouvement (p. 85), participes présents en construction périphrastique (p. 86) – ce qui pose le problème de la définition du latin dit « vulgaire ».

Maurice PERGNIER, *Le mot* (coll. Linguistique nouvelle) : Paris, P. U. F., 1986, 128 pages.

Ce petit volume souhaiterait réhabiliter une unité linguistique qui aurait été, selon l'auteur, « banni(e) sans pitié » (p. 15) par la linguistique moderne, alors qu'elle était essentielle avant l'apparition de celle-ci. Sa critique à l'égard des linguistes du XX^e siècle est sévère, à l'exception des travaux de J. GAGNEPAIN, qui sont présentés comme le salut du « mot ». Le pamphlet de l'avant-propos, brillant et rhétorique, retrace la grandeur et la décadence de la grammaire générative transformationnelle, mais ne concerne pas spécifiquement le « mot ».

Ce rejet en bloc de la linguistique moderne surprend. L'auteur fait semblant de croire que les linguistes ignorent le mot : il confond, cependant, le terme de *mot* et la notion de « mot », se laissant abuser par la polysémie de fr. *mot*. En effet, si les linguistes ont parfois évité consciemment d'employer le lexème *mot*, c'est par souci de rigueur pour échapper à la pluralité gênante de ses significations. Mais la notion de « mot » n'a pas cessé, implicitement ou explicitement, d'être au cœur du débat linguistique depuis F. DE SAUSSURE.

La terminologie de J. GAGNEPAIN, fort intéressante, reflète les grands courants de la linguistique contemporaine et tient compte de ses progrès. Elle recourt à des termes qui lui sont propres ou utilise des termes usuels dans des acceptions nouvelles.

Michèle FRUYT.

Thesaurus Linguae Latinae. Le fascicule suivant est paru : vol. X, 2 fasc. V : praefiguro-praepotens, col. 641-784 : Leipzig, Teubner, 1987.

F. C.

André LE BŒUFFLE, *Astronomie-Astrologie. Lexique latin* : Paris, Picard, 1987, 291 pages, 13 figures, index thématique.

Depuis sa grande thèse sur *Le vocabulaire latin de l'astronomie* (1970, 1.136 p. en trois tomes, Service des thèses de l'Université de Lille III), A. LE BŒUFFLE s'est acquis une très solide réputation d'astronome au service des textes latins (éditions de Germanicus et d'Hygin et, en collaboration, de Martianus Capella et de Pline l'Ancien, livre 18). Parallèlement, il lui fallait publier les résultats d'ensemble de sa première enquête, si minutieuse et complète, pour les rendre accessibles à un public aussi large que possible : ce furent d'abord les *Noms latins d'Astres et de Constellations*, Paris, Les Belles Lettres, 1977 (en abrégé *N. L. A. C.*), d'où l'auteur dut exclure à regret « le vocabulaire des mouvements et des positions, l'étude des notions d'astronomie, d'astrologie... et celle des termes qui désignent en latin... ciel, monde, univers, points et lignes de la sphère céleste », pour ne garder que la double étude sémasiologique (termes *stella*, *sidus*, *signum*) et onomasiologique (vocabulaire couvrant les notions d'astres, de planètes et de comètes) ; la seconde partie de l'ouvrage traitait de façon extensive des constellations zodiacales et extrazodiacales, avec leurs appellations mytho-

logiques, les relations entre les images classiques (grecques) et celles de la sphère barbare (égyptienne) et elle incluait les planètes.

Dix ans après, cette publication est complétée et élargie par le *Lexique latin*, que l'auteur présente modestement comme un guide pratique de consultation, destiné aux littéraires qui se heurtent à des notions d'astronomie dans la lecture des textes, et aux scientifiques, préoccupés d'histoire des sciences ou à la recherche de références précises sur telle ou telle question. Astronome et philologue, A. Le Bœuffle a toutes les qualités pour répondre à cette double attente. S'adressant à une audience élargie, le *Lexique latin* se présente sous la forme commode et facile à consulter d'un index où sont classés alphabétiquement les termes astronomiques et astrologiques que comporte le latin : constellations et planètes, avec leurs différentes dénominations, les qualificatifs qui leur sont appliqués, et les notions de météorologie, de périodicité, le calendrier qui leur est associé. Le *Lexique* reprend surtout ce que l'auteur avait dû sacrifier dans les *N. L. A. C.* : les coordonnées de la sphère, les pôles et l'axe du monde (173 *Axis*), les cercles (269 *Circulus*, 287 *Colurus*, 606 *Horizon*) et les définitions fondamentales de la cosmologie : *Caelum* (208), *Mundus* (808), *Aether* (48), *Annus* (86). Autant de mises au point indispensables ou d'articles de fond qui, par leur clarté, feront référence. Autre étude qui tenait à cœur à l'auteur, celle du vocabulaire correspondant aux divers mouvements des astres : levers, couchers, stations, culminations, rétrogradations, le foisonnement lexicologique favorise les difficultés, Obligés de traduire les mouvements dans l'espace, complexes et souvent malaisés à apprécier, les Latins n'ont pu éviter les imprécisions ou les ambiguïtés : *altitudo* (62) peut signifier la hauteur d'un astre sur l'horizon, son éloignement apparent par rapport à la terre, sa déclinaison boréale mesurée à partir de l'équateur céleste, ou encore l'apogée d'une planète. Il arrive même que certains termes possèdent des sens contradictoires : *opponi* marque aussi bien l'opposition (distance de 180° entre deux planètes) que la conjonction ! Plus scientifique que les *N. L. A. C.*, où l'imagination poétique s'alimentait sans retenue, ce *Lexique* pourrait être érudit mais d'accès austère. Il faut savoir d'autant plus gré à A. Le Bœuffle de la précision et de la clarté de son texte et de l'aisance avec laquelle il emmène son lecteur sur les épicycles pour lui expliquer les orbites planétaires (705 *Latitudo*) ou l'harmonie des sphères (298 *Concentus*)...

En fait, l'écueil auquel se heurte ce *Lexique* réside non dans son contenu (son utilité est à la mesure de sa clarté !), mais dans sa conception même : venant après les *N. L. A. C.*, il devait se différencier de son aîné et il a été conçu comme un ouvrage autonome, dans une présentation et dans une collection différentes. En même temps, pour ne pas alourdir un livre qu'il voulait maniable, et pour ne pas se répéter inutilement, l'auteur s'est vu contraint de multiplier les renvois aux *N. L. A. C.* : cela vaut pour tout le vocabulaire des corps astraux, constellations et planètes, avec leurs dénominations, leurs appellations ou identifications mythologiques. Et le lecteur, s'il n'a pas à portée de main l'ouvrage antérieur, restera un peu sur sa faim : à quel titre la planète Vénus mérite-t-elle l'épithète poétique d'*Oetaeus* (877)? La référence à *Ancipiter* reste aussi mystérieuse que la figure égyptienne de

l'Épervier qui se cache derrière elle. Pourquoi ne pas avoir repris brièvement, pour chaque constellation zodiacale, les principales identifications fournies par la mythologie classique, indiquées dans le *Lexique* de façon éparse : *Erigone* (486), *Iustitia* (690), *Lucina* (732), *Themis* (1215), autant de visages pour la Vierge (1300 *Virgo*) donnés avec comme seule référence les *N. L. A. C.* Énigmatique est la mention *Absinthium* pour qui cherche une précision au texte de l'Apocalypse, et il est dommage que des articles aussi importants que *Astrum* et *Stella*, avec les familles de mots abondantes qui sont les leurs, ne soient évoqués que par renvoi aux *N. L. A. C.*

Astronome fervent, A. Le Bœuffle s'est aussi fait astrologue, puisque les deux disciplines ne sont pas séparées dans l'Antiquité, comme il le rappelle dans la double mise au point *astrologia* (153) et *astrologus* (154). Dans la réalité, les astrologues se soucient peu d'asseoir leurs prédictions sur un exposé de cosmologie, et rares sont les astronomes qui introduisent dans leur système du monde les jugements sur les destinées individuelles : Manilius et Ptolémée sont les plus notables exceptions ! L'astrologie a donc droit de cité dans ce *Lexique*, aux côtés de sa sœur jumelle, et ce n'est que justice quand on sait l'influence qu'elle a exercée sur les esprits à Rome, à partir du 1er siècle avant J.-C. Le lecteur curieux pourra s'initier aux arcanes des douze lieux (726 *Locus*) avec leurs appellations, il pourra méditer sur le système des *Sortes* (1146), des décans (379) et des *Chronocratores* (262), auxquels nous devons notre semaine planétaire. Certains articles sont un peu rapides, sans fournir au lecteur les renseignements qui lui seraient utiles : les levers des constellations extrazodiacales (908 *Paranatellonta*) sont exposés surtout d'un point de vue astronomique (319 *Consurgere*). Comment complètent-ils les exposés astrologiques (Manilius V, 32-709 et Firmicus VIII, 5-17)? L'article de W. Huebner, *Die Paranatellonten*, mentionné dans la bibliographie, pouvait être cité utilement à cette occasion. L'apotélesmatique universelle n'apparaît pas dans les définitions de l'*astrologia* : or, à côté des *natalicia praedicta* et des *electiones*, les astrologues se préoccupent du destin des peuples et du monde, gouverné par les comètes et les éclipses selon les directions de la chorographie, signalée rapidement p. 62. Pour se faire une idée du *Thema Mundi* (1214), théorie égyptienne qui prétendait fixer la position des planètes à l'origine du monde et qui commande une grande part de l'astrologie planétaire, il faut se reporter aux articles 133, 215, 224, 637 : une figure, ou la référence à l'*Astrologie grecque* (ch. VII) de Bouché-Leclerq, aurait été bienvenue. Les notions astrologiques mentionnées pour chaque constellation zodiacale se limitent, en fait, aux exaltations, dépressions ou domiciles planétaires : or les astrologues multiplient, à l'infini il est vrai, les caractéristiques qu'ils attribuent à chacune, pour diversifier leurs pronostics. Le travail considérable de W. Huebner sur les qualités des signes (*Die Eigenschaften der Tierkreiszeichen*, 1982), cité dans la bibliographie, a fourni un abondant matériel lexical qui, pour Manilius et Firmicus, pouvait être signalé. Reste la bibliographie, qu'A. Le Bœuffle a voulue aussi succincte que possible : aurait-elle été beaucoup plus longue si, conservant les mêmes principes, l'auteur y avait fait figurer : Manilius, *Astronomica* (G. P. Goold, Loeb,

1977 et Teubner, 1985) ; Firmicus Maternus, *Matheseos Libri VIII* (ed. W. Kroll-F. Skutsch-K. Ziegler, Teubner, 1897[1], 1968[2]) ; Censorinus (ed. N. Sallmann, Teubner, 1983) ; les textes antiques d'astrologie en latin ne sont pas si nombreux qu'on ne puisse les indiquer en quelques lignes et le public élargi auquel s'adresse A. Le Bœuffle a sans doute besoin de ces précisions.

Il est facile d'ajouter, d'amplifier. La volonté d'A. Le Bœuffle, dans ce *Lexique*, était de s'en tenir à l'essentiel. Pari difficile, pari élégamment tenu.

Josèphe-H. Abry.

Lucio Ceccarelli, *L'allitterazione a vocale interposta variabile in Virgilio* (Collana di Filologia classica) : Roma, Japadre, 1986, 186 pages.

La première partie de cet ouvrage composé à la manière d'un diptyque est consacrée tout à la fois à la description et à la définition de l'*allitterazione a vocale interposta variabile* (*v.i.v*) (p. 1-97). Ce type particulier de récurrence phonique, reposant sur la répétition d'une syllabe à centre vocalique variable, requiert des conditions de mise en œuvre très précises. En effet 1) seule est concernée par cette disposition la syllabe initiale des mots, voire le deuxième terme des mots composés, du type *de-pendere*. 2) Les mots entrant dans la constitution du noyau récurrent, au nombre minimal de deux, doivent être en contiguïté immédiate ou différée par un intervalle n'excédant pas trois vocables. 3) L'unité de base nécessaire à la réalisation d'un tel procédé est le cadre du vers, pris dans sa totalité ou en fonction de ses repères césurables, voire extensible au vers suivant dans les cas d'enjambement. 4) Si la concordance phrase-mètre n'est pas indispensable à l'élaboration du côlon servant de support au noyau récurrent, celui-ci acquiert une force particulière de la coïncidence à ce niveau d'un jalon métrique avec une pause syntaxique. 5) Enfin sont considérés comme non récurrents entre eux c, q et x et sont exclus comme facteurs d'allitération les mots outils (conjonction, pronoms, adverbes) ainsi que les échos internes d'un mot composé (*caelicola*). On citera comme illustration de ces différentes données le cas limite de ce vers rendu totalement récurrent par la succession de deux noyaux phoniques et par une structure d'encadrement : (*A.*, 11.693) *lucent et laeuo* $\overset{P}{\times}$ *dependent parma lacerto*. L'importance prise dans ce vers par une césure, en l'occurrence penthémimère, véritable centre rythmique, est l'un des moyens de mise en œuvre de l'allitération *v.i.v* que l'auteur étudie plus particulièrement p. 58 et suiv. Elle caractérise plus précisément un premier mode d'agencement, fréquent chez Virgile, à savoir les dispositions par encadrement, reposant sur la reprise d'un même phonème aux deux extrémités du vers. Plus exactement, dans les hexamètres débutant notamment par un ou plusieurs spondées, les endroits césurables servent soit de délimitation entre les plages rythmiques et arythmiques (*G.*, 4.436 : *consedit scopulo* $\overset{P}{\times}$ *medius numerumque recenset*), soit de relais rythmique pour le départ d'une nouvelle

forme d'allitération (comme dans le premier exemple cité), soit de pont rythmique favorable à une reprise en écho (*G.*, 3.360 : *concrescunt subitae* *P* *currenti in flumine crustae*). Ces règles valent également avec un enjambement. Le vers concerné acquiert seulement un relief d'autant plus remarqué que le détachement rythmique qui en résulte contraste avec une relation syntaxique forte au niveau du vers enjambant (*G.*, 3.123 : *et omnis / impendunt* *P* *curas* *denso distendere pingui*). Un second endroit du vers propice à une bonne organisation de l'allitération *v.i.v* est la clausule. Selon que le noyau récurrent de celle-ci survient à la suite d'une ligne rythmique ou rompt avec ce qui précède et que les données de la syntaxe accusent ou non ces faits, il en résulte des effets d'enchaînement ou de rupture propres, suivant les latences du contexte, dans le premier cas, à la dramatisation (éclats affectifs, formulaire poétique ou sacré), dans le second cas, aux ruptures brusques (changement de locuteur ou de scènes, effet de retardement, conflit). Des résultats similaires sont obtenus à partir de la troisième position clef, l'attaque du vers, surtout lorsque le noyau récurrent survient à cet endroit après une fin de vers syntaxiquement complet. Enfin les césures entrent comme quatrième et dernier facteur d'agencement privilégié. Participant à une architecture sonore savamment ordonnancée, elles sont ainsi valorisées et valorisent à leur tour les mots notamment non récurrents.

Muni de ces règles, l'auteur procède, dans un deuxième volet du diptyque (p. 98-169) et à partir du corpus virgilien donné p. 9-53, à des commentaires de textes destinés à faire ressortir la portée stylistique de tels agencements, entrant notamment dans la constitution de véritables compositions strophiques. Ceux-ci sont ainsi capables de valoriser des mots clefs de l'œuvre virgilienne (par ex. *carmina* dans les *Buc.*, *cura* dans les *Georg.*, *furor* mis en rapport avec le passif de *fero* dans *Aen.*). Bien typés, ils prévalent également dans les formulaires magiques, religieux ou poétiques et dans le style archaïque, si bien que Virgile y recourt en particulier pour marquer son originalité de traducteur par rapport aux modèles grecs.

Au total, il ressort de ce livre une grande richesse d'idées. Aussi regrettera-t-on d'autant plus certaines imperfections qui auraient dû être évitées. C'est ainsi qu'en raison d'une bibliographie qui n'est pas à jour (note 62, p. 65), l'élision est appelée synalèphe sans autre justification. Par manque de méthode, il faut attendre les pages 94, 96 et 97 pour déduire que l'auteur considère que les césures majeures de l'hexamètre sont annulées par cette même synalèphe. L'ignorance de la valeur proclitique des prépositions conduit son auteur à placer une penthémimère entre *ad* et *fauces* (p. 65) sans aucune explication. C'est seulement à la page 81 que l'on apprend l'efficacité rythmique possible de la trihémimère, voire de la diérèse bucolique, qui par ailleurs n'est jamais appelée ponctuation bucolique. Aussi tout intermot s'achevant avec la fin du quatrième pied et impliqué dans un groupe syntaxique très unitaire est-il capable de remplir cette fonction (p. 96-97). De même le partage des brèves des dactyles 4 et 5 est classé parmi

les césures trochaïques normales sans autre discussion (p. 65 et 67). Ces incertitudes et erreurs proviennent encore d'une bibliographie très incomplète. On aurait aimé voir figurer au minimum les recherches en ces divers domaines de J. Hellegouarc'h, J. Gérard, R. Lucot, J. Soubiran. Des critiques semblables s'appliquent au classement des groupes syntaxiques unitaires (p. 54-55). Comment mettre sur le même plan des syntagmes aussi dépendants que sujet-verbe, verbe-objet, adjectif-substantif et verbe-ablatif circonstanciel sans préposition (soit *B.*, 2.4, *G.*, 3.20, *G.*, 1.401 et *A.*, 3.622, *A.*, 4.194, *A.*, 4.376) ainsi que les groupes grammaticaux coordonnés? Les analyses notamment de l'enjambement souffrent de telles méconnaissances (comparer par exemple la note 59, p. 63, avec le commentaire de *G.*, 3.123 et *A.*, 1.368). Signalons pour finir deux erreurs matérielles, p. 64, lire *A.*, 11.693 et p. 101 note 147 supprimer *A.*, 10.421 dans la mesure où il y a une fâcheuse confusion entre *ferro* et *ferre*.

Pour qui aura mis bon ordre à ces imperfections, l'ouvrage de L. Ceccarelli sera un bon outil de travail, même pour l'allitération en général.

Jacqueline Dangel.

Valeria Viparelli Santangelo, *L'esametro di Properzio. Rapporti con Callimaco* (Studi e testi dell'Antichità, XVIII) : Naples, 1986, 130 pages.

Élève du professeur Fabio Cupaiuolo, l'auteur nous présente une étude sur l'hexamètre de Properce qui se situe dans la même ligne que les travaux consacrés par son maître à l'hexamètre en général et, notamment, à celui de Catulle, mais avec l'intention d'y déterminer plus spécialement si Callimaque a été sur le plan de la technique métrique le modèle d'un poète qui a affirmé sa prétention d'être le Callimaque romain. Les deux premiers des trois chapitres de ce petit volume examinent dans ce but les structures verbales en rapport avec la nature et la répartition des césures, puis la distribution des dactyles et des spondées et les typologies verbales. La conclusion est que l'influence du poète élégiaque grec est à peu près nulle sur Properce, dont la technique s'apparente assez étroitement à celle des autres latins, élégiaques ou non : par exemple, prédominance de la césure penthémimère au lieu de celle de la trochaïque troisième, du schéma métrique dsssd, presque absent chez les Grecs, relative rareté d'un groupe de deux spondées initiaux fréquent chez Callimaque etc. Je l'approuve d'autant mieux que j'ai eu l'occasion de faire observer, après beaucoup d'autres, que si l'hexamètre latin s'efforce de reproduire les structures fondamentales de son modèle grec, il s'en différencie cependant assez nettement pour des raisons qui ne sont peut-être pas que linguistiques et qu'il serait intéressant de rechercher. Le chapitre III étudie les aspects spécifiques de la métrique de Properce sur les points suivants : distribution des différents genres de césure, nature des mots et groupes de mots aux débuts et aux fins de vers, place dans le vers de quelques types de mots : anapestes, bacchées, iambes, pyrrhiques, trochées.

La recherche est illustrée de très nombreux tableaux établis avec beaucoup de rigueur par recours à un ordinateur ; elle est complétée par trois appendices donnant successivement la référence des hexamètres de Properce

comportant deux spondées initiaux, une suite de trois spondées, l'association d'un spondée au troisième et au quatrième pied, ainsi que par une bibliographie qui m'a paru très complète. Il s'agit donc d'un travail rigoureux et de qualité sur lequel j'exprimerai seulement le regret qu'il soit presque uniquement métrique, en ne donnant que très peu de part aux aspects stylistiques qui ne manqueraient pourtant pas d'intérêt, par exemple en ce qui concerne l'emploi des molosses pour me limiter à ce cas ; mais tel n'était pas le but de l'auteur dont il faut reconnaître qu'elle a l'incontestable mérite d'apporter une conclusion indiscutable et définitive à un important problème d'histoire littéraire.

J. Hellegouarc'h.

Histoire des textes.

Gh. Viré, *Informatique et classement des manuscrits. Essai méthodologique sur le « De Astronomia » d'Hygin* : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1986, 100 pages.

Voici un travail sérieux, clair, parfaitement ordonné. C'est le résultat de recherches patiemment poursuivies, qui ont été jalonnées par plusieurs publications et dont le couronnement sera une édition critique du texte étudié. Car l'auteur ne se contente pas de théories générales sur la codicologie et ne considère pas comme une fin en soi l'étude de la transmission d'un texte. Ghislaine Viré ne sacrifie pas aveuglément à la mode de l'informatique et même elle insiste sur les insuffisances et l'inadaptation de certaines méthodes nouvelles dans la pratique des ordinateurs appliquée à la critique des textes. Avec prudence elle concilie les procédés traditionnels et la technique moderne d'investigation offerte par l'informatique. En raison de la longueur de l'œuvre étudiée (environ 22.000 mots) et du volume de la tradition manuscrite (60.000 variantes dans 36 manuscrits retenus parmi les 90 conservés), il était avantageux de ne pas négliger les procédures automatiques de tri des variantes.

Gh. Viré expose d'abord sa méthode de collecte des données, qui a une valeur exemplaire pour des débutants dans cette discipline : une collation manuelle et non automatique des manuscrits ; le choix d'un manuscrit de référence (le plus ancien et réputé le meilleur) ; pour l'identification des variantes, elle a recours à un système de référence par numérotation limitée à trois éléments (numéro du lieu, du chapitre, du mot dans le chapitre). Elle indique les solutions qu'elle a adoptées à propos de divers problèmes particuliers : mots grecs (p. 34, elle juge un peu hâtivement « accessoires » les variantes entre graphie hellénique et graphie latinisée), noms propres, noms de nombre, normalisation (très classique) de l'orthographe, etc... Puis elle décrit le schéma des cartes perforées dont les données enregistrées sont ensuite transcrites sur bande magnétique.

Ce traitement automatisé des données permet de dresser une liste hiérarchisée des principaux groupes de manuscrits qui partagent un nombre significatif de leçons communes, et ceci à la différence de la méthode de Dom J. Froger qui s'appuie sur le nombre de différences.

L'exploitation des résultats ainsi obtenus tient compte d'une part de